

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an ..... \$ 0.50  
Six mois ..... 0.25  
Un numéro . . . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

Première insertion, 10  
Ins. subséquentes, 5

Remise libérée aux annonceurs à long terme.

**JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE**

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOISL'EAU

BERTHELOT. Rédacteur,

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

**Grand Tournoi de la Puissance.**

Les Champions des nationalités Anglaise, Ecossaise, Irlandaise, et Canadienne-Française prendront part à ce Grand Spectacle qui aura lieu dans la magnifique salle du

**SKATING RINK,  
RUE ST. LOUIS,  
QUEBEC.**

**LUNDI, le 11 AOUT 1879,**

Il y aura DEUX représentations, la première à DEUX heures après-midi, et la seconde à SEPT heures et demie du soir, avec changement de spectacle.

La troupe des acrobates de la ville de St-Jean, la Troupe du Parc Gymnastique de Montréal, ainsi que plusieurs champions de la Puissance y compris ceux de Québec, exécuteront les tours de force les plus extraordinaires et sur passeront tout ce qui a été fait encore par les meilleurs Cirques qui ont visité Québec. En fait d'agilité, de souplesse, des jeux aériens, dans les trapèzes balançoires, les trapèzes volants, la corde tendue, et dans les jeux acrobatiques les plus étonnants et les plus nouveaux.

Il y aura une course émouvante entre les plus célèbres coureurs de la Puissance et les Sauvages de Caughnawaga. L'Angle Blanche, Deer Foot ou le Pied de Chevreuil, et ceux de Lorette.

Un trio de célèbres danseurs exécutera les pas les plus difficiles avec une souplesse et un goût des plus artistiques.

Deux corps de musique, au nombre desquels se trouvera la célèbre Bande Hardy rempliront la partie musicale.

Admission : 25 cts. Sièges Réservés, 50 cts.

Directeur en chef: P. MEUNIER, Propriétaire du Parc Gymnastique, St. Jean-Baptiste, Montréal.

La Bande Hardy jouera sur la Plateforme, Dimanche soir, le 10 août.

**Grande Excursion a la Malbaie**

**SAMEDI, le 9 AOUT 1879**



**Par le Vapeur "Cultivateur,"**  
Capitaine Collette.

Le bateau laissera son quai à 6 heures P. M., arrêtant à Sorel, Trois-Rivières et Québec, en allant et revenant, et de plus touchera à Ste. Anne de Beaupré dimanche matin, pour entendre une messe, et se rendra à la Malbaie dimanche à 1 p. m. d'où il repartira lundi de 11 heures à midi, arrivant à Montréal mardi à 6 heures a. m.

Prix du passage, aller et retour...\$2.00  
Repas..... 0.25  
Billets à vendre à la Minerne et au No. 62, marché Bonsecours, où l'on pourra avoir tous les renseignements.

**FEUILLETON.**

**CROISILLES.**

I.  
SUITE.

Pourquoi voulez vous empêcher le bon Dieu de réparer le mal qu'il vous fait? Laissez-lui le temps, et tout s'arrangera. S'il m'était permis de vous conseiller, vous attendriez seulement deux ou trois ans, et je gagerais que vous vous en trouveriez bien. Il y a toujours moyen de sen aller de ce monde. Pourquoi voulez-vous profiter d'un mauvais moment?

Pendant que Jean s'évertuait à persuader son maître, celui-ci marchait en silence, et, comme font souvent ceux qui souffrent, il regardait de côté et d'autre, comme pour chercher quelque chose qui pût le rattacher à la vie. Le hasard fit que, sur ces entrefaites, Mlle Godeau, la fille du fermier-général, vint à passer avec sa gouvernante. L'hôtel qu'elle habitait n'était pas éloigné de là; Croisilles la vit entrer chez elle. Cette rencontre produisit sur lui plus d'effet que tous les raisonnements du monde. J'ai dit qu'il était un peu fou, et qu'il céda presque toujours à un premier mouvement. Sans hésiter plus longtemps et sans s'expliquer, il quitta le bras de son vieux domestique, et alla frapper à la porte de M. Godeau.

II.

Quant on se représente aujourd'hui ce qu'on appelait jadis un financier, on imagine un ventre énorme, de croutes jambes, une immense perruque, une large face à tripler menton, et ce n'est pas sans raison qu'on s'est habitué à se figurer ainsi ce personnage. Tout le monde sait à quels abus ont donné lieu les fermes royales, et il semble qu'il y ait une loi de nature qui rende plus gras que le reste des hommes ceux qui s'engraissent non seulement de leur propre oisiveté, mais encore du travail des autres. M. Godeau, parmi les financiers, était des plus classiques qu'on pût voir, c'est-à-dire des plus gros; pour l'instant, il avait la goutte, chose fort à la mode en ce temps-là, comme l'est à présent la migraine. Couché sur une chaise longue, les yeux à demi-fermés, il se dorlotait au fond d'un boudoir. Les panneaux de glaces qui

l'environnaient répétaient majestueusement de toutes parts son énorme personne; des sacs pleins d'or couvraient sa table; autour de lui, les meubles, les lambris, les portes, les serrures, la cheminée, le plafond étaient dorés; son habit l'était; je ne sais si sa cervelle ne l'était pas aussi. Il calculait les suites d'une petite affaire qui ne pouvait manquer de lui rapporter quelques milliers de louis; il daignait en sourire tout seul, lorsqu'on lui annonça Croisilles, qui entra d'un air humble, mais résolu, et dans tout le désordre qu'on peut supposer d'un homme qui a grande envie de se noyer. M. Godeau fut un peu surpris de cette visite inattendue; il crut que sa fille avait fait quelque emplette, et il fut confirmé dans cette pensée en la voyant paraître presque en même temps que le jeune homme. Il fit signe à Croisilles, non pas de s'asseoir, mais de parler. La demoiselle prit place sur un sofa, et Croisilles, resté debout, s'exprima à peu près en ces termes:

—Monsieur, mon père vient de faire faillite. La banqueroute d'un associé l'a forcé à suspendre ses paiements, et, ne pouvant assister à sa propre honte, il s'est enfui en Amérique, après avoir donné à ces créanciers jusqu'à son dernier sou. J'étais absent lorsque cela s'est passé; j'arrive, et il y a deux heures que je sais cet événement. Je suis absolument sans ressources, et déterminé à mourir. Il est très probable qu'en sortant de chez vous je vais me jeter à l'eau. Je l'aurais déjà fait, selon toute apparence, si le hasard ne m'avait fait rencontrer mademoiselle votre fille tout à l'heure. Je l'aime, Monsieur du plus profond de mon cœur; il y a deux ans que je me suis tu à cause du respect que je lui dois; mais aujourd'hui, en vous le déclarant, je remplis un de voir indispensable, et je croisais offenser Dieu si, avant de me donner la mort, je ne venais pas vous demander si vous voulez que j'épouse Mlle. Julie. Je n'ai pas la moindre espérance que vous m'accordiez cette demande, mais je dois néanmoins vous la faire, car je suis bon chrétien, Monsieur, et lorsqu'un bon chrétien se voit arrivé à un tel degré de malheur qu'il ne soit plus possible de souffrir la vie, il doit du moins, pour atténuer son crime, épouser toutes les chances qui lui restent avant de prendre un dernier parti.

Au commencement de ce discours, M. Godeau avait supposé qu'on venait lui emprunter de l'argent, et il avait jeté prudemment son mouchoir sur les sacs placés auprès de lui, préparant d'avance un refus poli, car il avait toujours en de la bienveillance pour le père de Croisilles. Mais quand il eut écouté jusqu'au bout, et qu'il eut compris de quoi il s'agissait, il ne douta pas que le pauvre garçon ne fut devenu complètement fou. Il eut d'abord quelque envie de sonner et de le faire mettre à la porte, mais il lui trouva une apparence si ferme, un visage si déterminé, qu'il eut pitié d'une démenche si tranquille. Il se contenta de dire à sa fille de se retirer, afin de ne pas s'exposer plus longtemps à entendre de pareilles inconvenances.

Pendant que Croisilles avait parlé, Mlle Godeau était devenue rouge comme une pêche au moins d'août. Sur l'ordre de son père; elle se retira. Le jeune homme lui fit un profond salut dont elle ne semblait pas s'apercevoir. Demeuré seul avec Croisilles, M. Godeau toussa, se souleva; se laissa retomber sur ses coussins, et s'efforçant de prendre un air paternel:

(A CONTINUER)

**Excursion à L'île Grosbois**

**A BON MARCHÉ**

**Dimanche, 10 Aout 1879**



PAR LE VAPEUR "HOPE."

Départ du quai Bonsecours, à 1 et 4 P.M.  
On pourra se procurer des rafraichissements de tempérance seulement ainsi que du lait et de la crème dans l'île.  
On arrêtera à Boucherville en allant et revenant.  
Aucun jeu de hasard ne sera permis sur le vapeur.  
Il y aura un corps de musique à bord.  
Prix du passage, aller et retour: 10 cts.  
8 Août. 277

**LAIT PUR ET PROPRE.**

Les personnes qui désirent se procurer cet article, voudront bien donner leur adresse aux agences ci-dessous.

M.M. GRAVEL & FRERES, coin des rues Craig et St. Laurent, LAVIOLETTE & NELSON, 215 rue Notre-Dame, PARE, 32 Côte St. Lambert, ou directement à

L. N. F. ROY,  
Sault-au-Récollet.

## LE CANARD

MONTRÉAL, 9 AOUT 1879.

## Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copios qu'ils peuvent disposer,

M. F. X. SAUVIAT, 94 Rue du Pont, St. Roch, est notre agent-général à Québec. Il est autorisé à recevoir les argents et à donner des reçus pour abonnements, annonces, etc.

GODIN, MONDOU &amp; CIE.

Edit.-Propriétaires.

L'extra de mercredi annonçant la chute du ministère local n'est passorté des ateliers du "Canard."

## La Mort du Chien de Luc.

## FIN DE L'ENQUÊTE.

Ladébauche est transquestionné par le Coroner.

Je suis "posté" sur tout ce qui se passe à Spencer Wood.

Je soupçonne Langevin d'avoir fait prendre du poison au chien de Luc. Langevin "biclait" lorsqu'il regardait le chien de Luc.

Ça me laissait supposer qu'il ne lui voulait pas du bien.

Henri Gustave Joly est ensuite assermenté et donne son témoignage comme suit :

Je suis une espèce de premier ministre.

Je connaissais le défunt depuis plusieurs années.

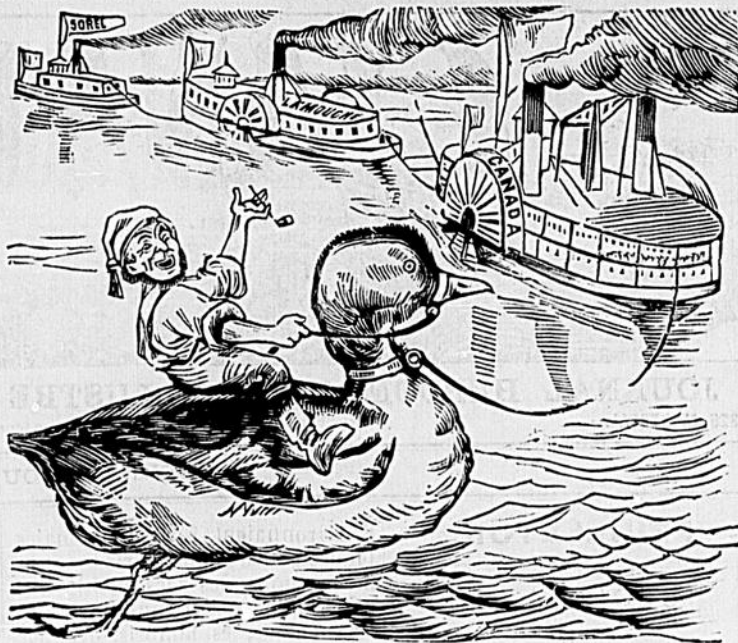
J'ai vu le défunt en bonne santé la veille de son trépas. Je n'ai pas parlé à Luc après la mort de son chien. En apprenant la nouvelle Luc est parti comme un fusil sans plaque. J'ai été dans les vieux pays avec Langevin.

Dans plusieurs conversations que nous avons eues ensemble, il s'est montré très mal disposé pour le chien de Luc. Il a été jusqu'à me parler de poison. Langevin au meilleur de ma connaissance n'a pas fait le coup lui-même. Je sais qu'il a \$32,000 et il pouvait engager quelqu'un pour faire le coup.

Il est à ma connaissance que Luc a fait construire dernièrement un jeu de quilles à Spencer Wood. Le chien n'était pas reçu dans le jeu de quilles et je ne crois pas qu'il y soit arrivé un accident pendant une partie. Et le témoin ne dit rien de plus.

Joe Beef dépose comme suit :  
I am an hotel-keeper in Montreal. Never saw Luc's dog. Was told it was a mongrel. Could not live long.

M. Real Angers dépose comme suit :



LE RETOUR DE QUÉBEC.

Ladébauche monté sur le "Canard" se fait remorquer par trois vapeurs de la Compagnie de Richelieu et d'Ontario.

Je suis avocat à Québec.

J'ai été mordu par le chien de Luc le 2 mars 1878. Le bobo qu'il m'a fait durera toute ma vie. Chapleau m'a demandé le printemps dernier de préparer du poison pour le défunt. Mousseau a essayé de l'empoisonner l'an dernier mais il n'a pas réussi. Langevin m'a dit qu'il se chargeait de lui administrer une dose.

Je n'étais pas présent à la mort du chien de Luc. Mon chien à moi est mort depuis dix-huit mois.

Sous le serment que j'ai pris je déclare que la mort du chien de Luc a été causée par Langevin, Mousseau et Chapleau.

Ceci finit l'audition des témoignages.

Le jury après avoir délibéré pendant cinq minutes rapporte le verdict suivant :

Que le chien du nommé Luc est décédé par les suites des mauvais traitements qu'il a reçus des nommés Langevin, Mousseau et Chapleau.

Le jury a été congédié immédiatement après le verdict.

## ETOILE FILANTE.

Quel est l'auteur de la correspondance de Québec dans la "Minerve" du 1er. Aout? Lecteurs avez-vous lu ce chef-d'œuvre de style, d'esprit, de grâce et de goût? Ou assurez ici dans les couloirs de la Chambre que c'est monsieur X..... de Québec.

Ce chroniqueur ne connaît ni l'acception ni la valeur des mots, ni ponctuation, ni grammaire; il commet des barbarismes et des coq-à-l'âne, de l'athos et du pathos, il parle tout un jargon amphigourique et pédantesque: c'est M. Jourdain journaliste, Câlino homme de lettres.

La "Minerve" est un journal bien rédigé d'ordinaire, mais ses lecteurs auront de la peine à s'habituer au style de M. X.....,

après les articles mordants de M. Dansereau et les pastiches élégants de M. DeCelles.

Il y a beaucoup de sots qui ont la démangeaison et la manie d'écrire, et qui écrivent leurs balivernes dans la presse des deux partis; ils ne font de mal à personne, qu'à eux-mêmes et plus encore à ceux qui les lisent. Ces grimauds de lettres finissent toujours par le ridicule et l'isolement. Les uns en guérissent et deviennent de bons bourgeois, gardant une pointe d'esprit dans leur vulgarité; les autres en restent malades et désespérés; ils deviennent envieux.

M. X..... est à l'apogée de sa gloire aujourd'hui, et il prévoit le jour où il signera ses articles. Il écoute la folle du logis, et il répète après elle: "J'ai du génie, je deviens un écrivain redoutable."

Il donne à entendre qu'il corrige les discours de M. Chapleau, et que ce dernier suit ses conseils pour les grandes tactiques.

Il a lié connaissance avec quelques littérateurs, MM. Marmet et Faucher entre autres: ces hommes de lettres ont gardé leurs qualités et M. X..... a pris leurs ridicules. Sans considération à Québec, dans une société qui préfère le naturel au pédantisme, M. X..... s'est rabattu sur Montréal et les gens de la "Minerve" à qui il en fait accroire.

En revanche M. X..... est bon convive, sachant déguster le bon vin et la bonne chère, possédant un esprit d'entrain et une mémoire facile, disant des vers et des chansons après boire; il est bon garçon au demeurant. Seulement il a trop de prétention, et il manque de jugement.

J'en connais bien d'autres comme lui qui devraient savoir que le travail et l'étude patiente, les veilles studieuses seules élèvent et fortifient l'esprit, et font les réputations durables.

De la modestie et de la sobriété, point de prétention et de morgue!

voilà la marque des hautes intelligences et des talents d'élite.

Zed.....

Québec, Assemblée législative.

## Les Chats de ma Tante.

Notre ami Frédéric achevait de nous montrer, la belle propriété qu'il vient d'acquérir sur le côteau St. Louis. Nous avons admiré la maison, les écuries, la cour, et nous faisons route vers le potager quand, pris d'expansion, il nous dit:

—Je suis sûr que vous ne soupçonnez pas à quoi je dois tout cela?

Nous avions tous sur les lèvres: —A l'héritage de votre tante.

Il nous devança, et carrément:

—Eh bien, je dois tout cela à une plaisanterie.

Nous étions trop intrigués pour lui permettre de s'en tenir là. Et, comme notre ami, d'ailleurs, ne demandait qu'un auditoire complaisant, il s'empressa de nous raconter ce qui suit:

—Aimez-vous les chats? Moi, je les ai en horreur. D'abord c'est un animal faux, et puis il se sent mauvais. Pour la plus grande joie de nos relations, ma tante en avait sept. Sept! Je vous laisse à penser l'odeur que cette petite ménagerie répandait dans l'appartement. A table, il fallait à ma tante ses sept chats autour d'elle. Elle les servait les premiers, et avec toutes sortes de cérémonies. Pour trouver de temps à autre un bon morceau dans son assiette, il fallait avoir la chance qu'un plat ne fut du goût d'aucun de ces sept personnages; vous voyez ça d'ici. C'était charmant.

Sachant ma tante fort paresseuse et quelque peu superstitieuse, j'avois tâché de lui inspirer de la répulsion pour ses chats en lui narrant toutes les histoires de sorcellerie où cet animal figure sous un jour diabolique; mais il paraît qu'en méconnaissant ainsi ceux qu'elle aimait, je ne faisais de tort qu'à moi seul. Je crus m'en apercevoir un soir où je lui montrai, dans l'obscurité, les yeux fulgurants de ses chats. Elle me dit assez vertement:

—Tu sais, tu m'ennuies.

Peu après la servante de ma tante me prit à part, une brave fille qui s'intéressait d'autant plus à moi que les chats de sa maîtresse lui portaient sur les nerfs d'avantage.

—Monsieur, me dit Louison, il faut que vous soyez averti de ce qui se passe. Madame votre tante a fait demander un notaire. Elle veut faire son testament.

—Eh bien, j'imagine qu'elle ne songe pas à me déshériter.

—Helas! si, mon pauvre monsieur.

—Et au profit de qui donc? m'écriai-je tout à l'envers.

—Monsieur, c'est à ne pas l'oser dire. Au profit de ses chats.

—De ses chats?

—Oui, monsieur, elle veut leur faire construire un hôpital. Ils auront un médecin attaché à leur personne, un cuisinier et un cocher

qui les promènerait tous les jours en voiture. Enfin des folies, quoi !  
—Je vais les tuer, ces horribles bêtes !

—Monsieur, votre tante en cherchera d'autres.

—Alors c'est moi qui vais me tuer ! m'écriai-je avec l'accent du plus profond désespoir.

—Ce serait une autre folie, dit Louison. En tous cas, on a toujours le temps d'aussi mal faire. Je vous engage donc à essayer d'abord autre chose; vous n'êtes pas bête, et il me semble qu'en cherchant bien.....

Grâce à cette bonne Louison, je m'en allai un peu réconforté, mais très-préoccupé. Je me creusais l'esprit pour trouver un moyen de sortir d'embarras. Enfin, vers le soir, il me sembla tout à coup que j'avais trouvé.

C'était l'heure où ma tante s'absentait régulièrement pour se rendre au salut. Je courus chez elle et me glissai à pas de loup dans la salle à manger où je priai Louison de rassembler vivement tous les chats; quand je les eus autour de moi tous les sept, je commençai par bien fixer leur attention; puis je leur fis solennellement un beau signe de croix. Après quoi, tirant tout à coup un martinet dont je m'étais muni, je leur en assénaï à tous une terrible volée sur les reins.

Si Louison avait bien envie de rire du sauve qui peut, elle devint blême du concert qui l'accompagnait.

—Bonté du ciel ! fit-elle toute tremblante, si madame rentrait !

Ce fut à mon tour de rassurer Louison. Puis je m'esquivai.

Le lendemain, à la même heure, je profitai de l'absence de ma tante pour recommencer la même scène et le surlendemain également. Il y avait huit ou dix jours que je m'acquittais avec conscience de cet exercice quotidien, quand, un matin, on vint me chercher de la part de ma tante en toute hâte.

Je la trouvai au lit.

—Ah ! mon enfant, s'écria-t-elle en m'apercevant, comment ne t'ai-je pas écouté plus tôt !... Mes chats.

—J'ai eu tort de vous en dire du mal, interrompis-je avec un air de contrition que Tartufe m'eût envié.

—Non, tu as fait ce que tu as pu pour m'ouvrir les yeux, Je les ai fermés quand même. Je suis sans mon tort. Mais tu es bien vengé. Si tu savais ce qui m'est arrivé hier.

Ma tante eut encore un frisson rien que d'y penser. Je lui fis avaler quelques gouttes d'un verre de fleur d'orange qui se trouvait sur la table, et elle reprit :

—Tu te rappelles l'orage de hier au soir. J'étais à table avec Loulou, Bichon, Fanny,—avec tous ceux enfin que je ne craignais pas d'appeler encore "les chers minets."—Je leur avais fait une petite pâtée dont ils se délectaient. Bientôt la pluie éclate, la foudre gronde. Les chers minets ne disaient rien, mais un éclair plus vig que les autres me fait faire un signe de croix. Aussitôt, crac ! les voilà qui disparaissent dans toutes les directions. On aurait dit que



LE MARCHÉ DE QUEBEC.

DELORME.—Allons, tâchez de sortir—les marchands de framboises—les fruits rouges ne sont pas à la mode. Cédez votre place aux commerçants de bleuets. C'est le temps du bleu.

le vent les emportait. Ca m'effraya. J'appelle Louison; je lui raconte ce qui vient de m'arriver. Elle s'écrie aussitôt: "M. Frédéric vous l'avait bien dit, qu'il faut se défier de ces bêtes-là!" Et comme je lui dis de chercher où sont les minets, elle me répond: "Non merci, j'ai trop peur." Cependant je me raisonne: "C'est peut-être l'éclair qui les a effarouchés, les chers minets." Justement j'avise Bichon dans un rideau où il s'était blotti. Je prends tout mon courage; je m'approche, et, fixant mes yeux sur ses yeux de braise, je recommence un grand signe de croix. Immédiatement Bichon ne saute par-dessus la tête et disparaît dans la cheminée. Voilà ce que j'ai vu, Frédéric, ce que Louison a vu, et j'en suis encore bouleversée. Jamais, non jamais, mon ami, il ne rentrera un chat dans cette maison. Dire que je les ai aimés comme une folle, ces petits mign...non, ces horreurs...Ah!

Ma tante eut une nouvelle attaque de nerfs. Elle en avait eu déjà trois depuis la veille. Je l'entourai de soins d'autant plus pressés que je ne me dissimulais pas avoir quelque chose à me faire pardonner. Vingt-quatre heures après, ma tante allait beaucoup mieux; quarante huit heures après, mieux encore. Le mois suivant, elle n'avait plus que de temps en temps un gros soupir quand elle pensait par hasard à Bichon. Par exemple, un tic qu'elle a conservé jusqu'à la fin de sa vie, c'était de faire un détour quand elle rencontrait un chat sur son chemin...

—Et voilà, dit notre hôte en terminant, comment je devins l'héritier de ma tante.

### COUACS.

Un jeune cultivateur, sur le point de se marier, a conduit sa fiancée chez un bijoutier de la rue Notre-Dame pour lui payer quel-

ques affluets, comme comme le veut l'usage.

Pendant qu'on montre à la jeune fille les bijoux les plus variés, Baptiste garde l'air triste d'un homme qui voudrait bien être ailleurs.

—Que me conseillez-vous de prendre ? demande tout à coup la mariée de demain ?

—Oh ! vous pouvez prendre tout ce que vous voudrez, Mlle. Azilda. Pour moi, vous savez mon avis : Vaudrait mieux acheter une vache. Cri du cœur !

Le comble de l'amour conjugal : Tousser pour sa femme quand elle est enrhumée.

Entendu au coin des rues Visitation et Ste. Catherine.

Une mère portant un poupon dans ses bras, dit à une amie qu'elle vient de rencontrer.

—Regarde ma petite fille elle est fine comme une petite cochonne. Allons, fais-nous une petite cochonnerie.

Historique.

—Eh, oui, mesdames, voici quel est le comble de la bienséance : S'embrasser soi-même sur le front..... dans son miroir.

Un homme condamné à être pendu fut visité par sa femme qui lui dit :

—Mon cher mari, veux-tu que les enfants assistent à ton exécution ?

—Non, dit-il.

—C'est toujours le même, il ne veut jamais que les enfants assistent à aucun divertissement.

M. Prudhomme parle d'excès commis à Saint-Domingue, il y a quelques années par des nègres :

—Il semblerait, dit-il, que la nature ne tolère ces atrocités que parce qu'elle met leurs auteurs dans l'impossibilité d'en rougir.

X... était friand de mystère en toutes choses.

Lui demandiez-vous où il avait acheté sa nouvelle cravate, il vous parlait un quart-d'heure pour ne pas vous répondre.

X... vient de mourir. Un de ses amis a fait son oraison funèbre en quelques mots :

—X... est mort, dit-il, mais il ne veut pas qu'on le sache.

Médecin. — Avez vous porté la bouteille de médecine à Mme...

Garçon.—Oh, oui, docteur, je suis bien sûr qu'elle l'a prise.

Médecin.—(Après un silence.) Comment le savez-vous ?

Garçon.—C'est parce que toutes les fenêtres étaient fermées et qu'il y avait un crêpe à la porte quand j'y passais ce matin.

Pas Calino, le garçon, hein !

Savez-vous pourquoi les bossus sont généralement gais ?

—Non.

—C'est pour faire croire qu'ils se tordent de rire.

Nous accusons réception d'une charmante romance appelée "Timidité" publiée par M. Ernest Lavigne. Ce morceau de musique jouit de la plus grande faveur dans les salons parisiens. Toutes nos demoiselles devraient l'avoir dans leurs cartons.

Le comble de l'impudence :

L'Hôtel Piché à Sorel chargeant cinquante cents aux excursionnistes du "Canard" pour un diner refroidi.

A l'adresse des dyspeptiques gourmands :

Trouvé sur le carnet du prince X..., le plus méritant des gourmands, car il est affligé d'un estomac déplorable :

"Le paradis est l'endroit où l'on mange. L'enfer, celui où l'on digère."

Absolument historique et textuel :

Un domestique, sortant de chez un célibataire, se présente dans une maison pour y entrer en service.

—Est-ce que je puis aller aux renseignements chez votre ancien maître ? lui demanda la bourgeoise.

Le domestique du ton le plus pénétré :

—Oh ! pas à ce moment-ci, madame... Il est mort.

Une jeune personne demandait à une de ses amies récemment mariée comment elle aimait son mari.

—Ah ! répondit-elle, il est charmant et il parle comme un livre !

—Comme un livre ! Eh bien, passe-moi le second volume lorsqu'il paraîtra.....

Les verres à liqueur qu'on sert dans les restaurants deviennent de plus en plus imperceptibles.

X... disait.

—On finira par servir la chartreuse dans des trous de petite vérole !

